

L'identité contemporaine

Anne-Marie Mormin, Psychanalyste

L'image de corps tatoués, de corps percés, de corps sculptés, corps scarifiés, nous ont interrogés sur le concept « d'identité contemporaine ». Quel sens pourrions-nous donner à ce changement de rapport au corps ?

Le corps est ce qui identifie le sujet immédiatement, ce qui se présente en premier à l'autre, « premier existant (D.Chaillet), lieu de localisation de l'être. Le corps est un marqueur culturel pris dans le rapport à son temps et son environnement. Le corps selon Ricoeur est « l'expression du moi et d'une personnalité pris dans le monde ». (P.Ricoeur, *Soi même comme un autre*)

Le corps est dit aujourd'hui « rationnel » parce qu'investigable, connaissable, transformable, la rationalité provenant de la possibilité de construction du corps par le sujet lui-même.

La culture occidentale issue de la culture chrétienne faisait autrefois du corps le lieu de la culpabilité et de la finitude, corps comme lieu de perte, aujourd'hui nous passons d'un corps « souffrance » à un corps lieu de toutes les attentions, lieu de nouveaux investissements, permission de vivre son corps, injonction à en prendre soin, injonction d'un corps sain (soigné, nourri, musclé...), corps correspondant à l'impératif de l'urgence à vivre, urgence à être, urgence à avoir...

« L'immédiateté serait un trait du contemporain » (I. Queval, *Le corps aujourd'hui*, p 24).

Exister ne se confond-il pas avec « posséder un corps », ambivalence entre corps/sujet et corps/objet?

Corps à montrer qui dirait qui je suis, qui porterait la vérité de qui je suis. L'identité se fonderait sur le corps idéalisé « l'identité fusionne avec la corporéité. » ibid.

Cette mise en scène de soi révélerait la confusion du sujet, le corps substantialiserait la fiction pris comme finalité. En quête de soi, le sujet « investit dans l'accomplissement corporel tout ou partie de son projet d'existence » ibid.

Corps et identité

Le corps a donc valeur d'objet identifiant, identifiable et identifié. Il participe à l'identité du sujet.

L'identité est un processus qui établit un lien entre l'avoir et l'être, au-delà du « je suis donc j'existe ».

L'identité est un processus de construction du sujet, référant au schème d'intégration (A. Virel), des parties en un tout unique et indivisible, intégration d'identifications successives qui mènent sur la voie de l'individuation, de la différenciation : « Ce qui différencie l'individu est ce qui l'identifie ».

Le processus identitaire s'origine dans le lien primaire d'attachement, ciment du *Gemeinschaftsgefühl*, reconnaissance de soi par l'autre, autre différent de moi, reconnaissance et conscience de ma singularité. Mêmes, ipsité, altérité s'intègrent

afin de promouvoir le sentiment d'appartenance à la communauté humaine, Gemeinschaftsgefühl, identité pleine du sujet.

Le Gemeinschaftsgefühl émerge par l'intégration des deux fonctions le constituant, ipséité/altérité, assurant la promotion du sujet.

« Le même est toujours l'autre d'un autre, et l'identité, la différence d'une différence (Je suis celui qui n'est pas celui qui est autre que moi) » Heidegger

L'individu se découvre à partir de ce qui n'est pas lui, donc la possibilité de devenir soi-même, qui de ce fait impose le détour par l'altérité, autre comme miroir de ce que je suis, de mes possibilités d'être.

L'image du corps émerge de la synthèse du Gemeinschaftsgefühl, là où le sujet commence à s'individualiser, le processus d'individuation apparaissant avec le processus d'intégration des schèmes aperceptifs.

L'image du corps se réfère au narcissisme, c'est-à-dire à l'épreuve du miroir ; elle est donc liée à la qualité de la relation primaire, prototype des relations ultérieures. Cette quête de soi passe par l'intégration de l'autre et celle-ci interpelle tout le processus d'individuation, confrontation du corps réel (anatomique, physiologique, en interactions) et du corps vécu (tel qu'il est éprouvé ici et maintenant, mémorisé, support d'images) qui se synthétise dans le corps représenté.

L'image du corps se crée dans un « inter jeu de l'image de soi et de l'image du monde » (A. Virel), le schème d'intégration est la « quête d'un soi affirmé ».

Merleau-Ponty fait du corps « le cœur même de *l'en-soi* et du *pour-soi* de chacun (ce qui de l'autre interpelle le soi): une trace dans le monde ». (Philosophie du corps, M.Marzano, p 5)

Les mutations sociales, politiques, idéologiques avec un flou des valeurs, une société dé ritualisée, ont engagé l'individu sur la voie de l'individualisme et paradoxalement dans l'obsession d'avoir à se singulariser, nécessité de faire émerger le moi de chacun, laissant l'individu en quête de sens, en quête d'inscription.

Corps et rites de passage

Que manquerait-il à nos sociétés dites modernes qui expliciterait l'émergence et la multiplication de fac similé de rites initiatiques identitaires ?

L'initiation signifie « commencement » ; le rite d'initiation correspond à une ouverture spirituelle de l'être sur le monde et réciproquement, une interpénétration moi/monde. Passage des ténèbres à la lumière, passage par la mort conduisant à une « re naissance », c'est-à-dire un changement d'état ; être initié, c'est être transformé en adulte. « Dans le rite, le passage par la mort s'effectue en vue d'une connaissance » A. Virel, Histoire de notre image, p 171

Tatouage, scarification, piercing, dans les rites initiatiques sont des symboles d'ouverture, « ouvertures de peau qui brisent l'axe de séparation de l'individu avec l'univers » nous dit A.Virel.

La peau est la surface entre l'individu et le monde, peau séparatrice ou peau-contact. L'initiation est également ouverture sur le monde interne, sur l'être intérieur. Mise en relation ou intégration de l'être en soi et de l'être au monde (rapport entre la conscience et le monde), constitutif de l'existence.

« L'être en soi, c'est la mise en mouvement de l'intériorité dans une participation à la vie du monde, à une danse cosmique ». D.Chaillet, De l'être en soi à l'être avec.

Les modifications corporelles seraient une façon de réinventer des rites de passage individualisés et individuels.

Il s'agirait :

-D'une part de renforcer le sentiment d'identité par une prise de possession symbolique de soi;

-D'autre part, ce qui est lié, de redonner sens à l'existence par « des rites intimes de fabrication du sens » D. Le Breton

Le rite initiatique indique à la fois, la nécessité pour le sujet d'intégrer la communauté et de s'en distinguer. Les signes apparents, indiquent l'appartenance spécifique du sujet à un groupe mais la marque laissée sur le corps permet d'identifier le sujet, signifiant ainsi que la communauté se construit sur du 1+1+1 etc. Les marques corporelles dans les sociétés traditionnelles recouvrent ainsi une signification précise pour la communauté, « le tatouage a une valeur identitaire » (ibid. P149) ; les signes tracés sur la peau indiquent la lignée, le clan, le statut...

Il s'agit dans les sociétés traditionnelles, de se démarquer de l'animalité, de la nature, la culture fait Homme. Ainsi, les marques corporelles ont une fonction intégrative.

Mais la marque n'est pas une fin en soi, l'identité n'est pas ici un choix personnel mais la conséquence d'une position au sein d'un groupe, induisant droits et devoirs (Gesellschaft).

Le rite est collectif, organisé, vecteur de transmission; la marque est le signe de l'appartenance à un corps groupal.

Dans nos sociétés dites « modernes », le choix d'une marque est une initiative personnelle, sans lien culturel, la signification reste privée. C'est un « emprunt de signe » (D. Le Breton) qui laisse le sujet au seuil du sens, lui fait pressentir. Les signes corporels restent dans le statut d'une affiliation flottante insuffisante à créer l'appartenance.

De la quête de sens

La quête de sens structure la vie psychique, elle est quête de sécurité, en rapport au manque originel et structurel. L'appréhension du sens de la vie est à l'origine du sentiment de personnalité qui prend corps dans le style de vie. Besoin de sécurité, quête de sens structurent le désir de perfection.

Tatouages, piercings, scarifications, sculpture... sont là pour parer à l'insécurité du manque à être, actes de narcissisation par un investissement sur la surface extérieure de soi qui fonctionnerait comme renforcement de l'estime de soi, là où le sentiment d'identité est flou, menacé. Il s'agirait de signaler voire de « signer » sa présence au monde (ibid. 164), d'inscrire une marque définitive, indélébile par rapport à l'incertitude du sentiment d'existence. Ainsi, l'acte compensateur est un acte extérieur au sujet.

Les marques corporelles contiennent également une adresse à l'autre, appel du regard. « Suis-je reconnu dans et par ma différence ? », interpellation à visée narcissisante.

Le manque de référence ou l'instabilité identificatoires conduirait à une « surenchère identificatrice » (I.Quéval), alimentée par la promotion de l'image corrélée à l'impérieux besoin de consommer ; le sujet n'est plus identifié qu'à ce qu'il paraît, le corps devient corps-apparence, corps-accessoire.

Les parures actuelles peuvent fonctionner comme pseudo repères identificatoires ou le tatoueur, le pierceur devient initiateur, fonctionnant en lieu et place de « père psychique » (Le Breton).

Les marques corporelles peuvent également fonctionner comme moyen de retour vers la complétude hermaphrodique. Le sentiment d'infériorité s'enracine dans le manque lié à la perte de la complétude hermaphrodique. Compensation d'un sentiment d'infériorité exacerbé par l'inscription au dehors de ce qui manque au dedans, carence du Gemeinschaftsgefühl. La carence du Gemeinschaftsgefühl pousse à inscrire durablement et visiblement les événements de son histoire pour ne pas en perdre la trace, la peau devient le parchemin du sujet. Tentative d'historicisation ? Cela pourrait ressembler à un raté de l'intégration du Moi corporel et du Moi psychique.

Les « parures actuelles » portent une double dimension paradoxale : s'écarter de la communauté et renforcer le sentiment d'appartenance.

Les signes cutanés correspondent à la volonté de se distinguer, se différencier des autres vécus comme « masse », mouvement de détachement voire de rejet de la société et contrairement forme illusoire d'appartenance afin de ne pas trop s'éloigner de l'autre. Loin d'intégrer le sujet, elles le mettent en marge. Si les tatouages des sociétés traditionnelles sont la représentation d'une appartenance d'une filiation, dans nos sociétés, ils sont la marque d'une individualisation, de l'individualité. Le corps devient le seul lieu de l'incarnation du sujet, lieu qui le distingue de l'autre. L'individualisme sépare les hommes les uns des autres, alors que dans les sociétés traditionnelles, le corps et ses rituels avaient pour fonction de relier l'homme aux autres, au cosmos, au monde.

La perte de l'enracinement social et communautaire, la dissolution des liens, « l'éloignement de l'autre » (Le breton), conduisent à la désagrégation du sentiment d'être ; à travers le corps, c'est une quête de sens et de soi ; le corps devient « prothèse du moi ».

« La modification corporelle est une limite symbolique dessinée sur la peau, elle fixe une butée dans la recherche de signification et d'identité » ibid. p 215, luttant ainsi contre le sentiment de dilution voire de dissolution de l'être.

Affirmer son identité passe par une mise en scène de soi où l'intériorité cède à l'extériorité.

L'identité insuffisamment inscrite psychiquement tente à s'inscrire sur la superficialité de la peau, lieu même de l'interface intérieur/extérieur, moi/monde, entre-deux, « vaporeuse frontière de l'être ». (Petite éloge de la peau, R. Detambel, p14)

La peau est unificatrice, enveloppe qui permet l'unité du moi, lieu des premières expériences de contact. Peau coquille, peau barrière, peau sac, peau pellicule, peau manuscrit, peau caresse, peau plaisir, peau douleur... Elle garde la trace d'événements_ pensons aux « bobos » de l'enfance_ s'y inscrit l'humeur, l'émotion, l'origine, l'âge... Elle dit quelque chose de nous.

Le corps comme lieu d'abolition des espaces

L'annulation de la limite dedans/dehors, de la contenance protectrice de la peau s'illustrent dans une partie de l'art contemporain qui prône « l'identité nouvelle », l'identité choisie par le sujet lui-même. Il s'agit de ne plus subir le corps donné par la nature « loterie de gènes donnés arbitrairement » (Philosophie du corps, p30)... S'y substitue un « corps-œuvre », opéré, modifié, sculpté, afin de ramener l'image interne à l'image externe. « Pour Orlan, le corps n'est qu'une surface à ouvrir afin de permettre aux individus d'accéder à tout ce qui en général ne se voit pas » (ibid., p 31).

Confusion de l'être et de l'avoir, idéal de perfection illusoirement atteint, la fiction est ainsi réalisée; le manque à être se compense dans la crudité de l'acte même sur le corps, changement immédiat, spectaculaire. L'espace du miroir qu'est l'autre est ainsi annulé.

« Le corps nature devient obsolète ». Ibid.

Le corps est un élément de cette partie de la nature qu'est l'homme. L'homme est un animal dont la conscience seule le différencie des autres animaux et lui permet d'agir sur la nature. Modifier la morphologie de l'homme témoigne d'une conscience recentrée sur une modification de la nature même à travers un remodelage du corps qui projetterait une dimension méta narcissique, tout confère vers cette tendance de l'homme à aller vers une maîtrise totale de la nature.

Perte de la protection de la barrière corporelle et mise en scène du remodelage par l'introjection de la nature en soi. L'intériorité est abolie, ce qui est derrière est projeté dans le réel brut. S'agit-il d'une confusion hermaphrodique ?

Toutes opérations sur le corps est une forme de renaissance par autocréation de soi, voire auto-engendrement, qui démantèle par là-même la communauté. L'idéal de perfection se délie de l'idéal communautaire.

Contestation voire déni d'une instance supérieure fictive : « la bible dit clairement son refus de toute intervention sur le corps humain. Le respect de son intégrité est une forme essentielle de soumission aux décrets de Dieu, mais aussi de fidélité à une création où il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher. La marque est d'origine divine ».

D. Le Breton, p 24

Déification de la fiction, le sujet se confond à Dieu dans la toute-puissance de son auto création.

Conclusion

Ce rapport nouveau au corps bouleverse notre rapport au temps. L'utilisation de la science par l'homme permet la maîtrise de la vie, nous éloigne de la mort, « la mort devient l'échec de la science » (I.Quéval, p 35).

Cette utilisation de la science bouleverse la chronologie, repousser le plus loin possible le temps de la vieillesse, par toutes sortes d'artifices sur le corps ou même dans le corps lorsqu'il s'agit de grossesse tardive. Remise en question de l'éthique même de la vie, par la déconstruction de ses fondements.

Le temps psychique est modifié, celui de l'élaboration psychique se voit squeezé par l'acte immédiat ; la poursuite du but de perfection, le mouvement de tendre vers, s'annule dans l'acte.

D'autre part, ce qui semblait sécuriser, faire signe, signe d'appartenance, devient aujourd'hui pour le sujet qui en est porteur, objet de mise en marge :

-Une partie des sujets sont en position abrégées et peuvent se ressaisir autrement de leur être.

-Pour l'autre partie, le discours symptomatique initial change l'orientation de l'objet ; le signe devient persécuteur, responsable de l'exclusion de la communauté.

Le signe a une valeur pris dans la combinatoire signifiante, dans cette synthèse indispensable à la promotion identitaire du sujet, à savoir *Gemeinschaftsgefühl*, *Gesellschaft*. Le *Gesellschaft* étant ici ce qui conduit les ritualisations d'inscription dans la loi communautaire et qui permet la promotion individuelle au *Gemeinschaftsgefühl*.

Bibliographie

- Adler Alfred Le sens de la vie, Paris Payot 1954
Detambel Régine Petit éloge de la peau, folio 2006
Le Breton David Signes d'identité, ED Métailié, 2008
Marzano M Philosophie du corps, PUF, 2007
Ricoeur Paul Soi-même comme un autre, Ed Seuil, 1996
Quéval Isabelle Le corps aujourd'hui, Folio, Essais 2008
Virel André L'histoire de notre image, Ed L'Arbre vert